

Et il se leva soudain. En étendant les bras contre la muraille pour se soutenir, ses mains rencontrèrent un corps froid et luisant, qui, heurté contre le mur, rendit un son métallique, il s'en saisit avec ardeur ; c'était un bel et bon poignard de Tolède à lame fine et bien trempée, un vrai poignard d'artiste ou d'assassin. Il le serra fortement contre sa poitrine.

— J'ai ma vengeance toute trouvée, dit-il en grinçant des dents. Et il marcha. Il ouvrit doucement la porte de sa chambre, qui donnait dans la salle commune, et continua sa route. La lune était alors large et pâle, ses rayons tombaient d'aplomb sur les verrières de la maison du maçon, et dessinaient les objets d'une manière tout à fait fantastique. Il glissa sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre de Loys, elle n'était fermée que par un simple loquet, il entra ; lorsqu'il se retourna pour la fermer, il fut étonné de ne plus la trouver ouverte ; cependant il était bien seul. Oui, il se croyait seul, mais si le crime veille l'amour est aussi vigilant.

Marguerite était couchée, elle allait s'endormir, priant Dieu pour son père, pour son ami, pour elle ; lorsqu'elle entendit Berneval se relever dans sa chambre ; elle écouta, elle put distinguer quelques imprécations arrachées par la colère, elle crut devoir les attribuer à la douleur, et croyant son père malade elle voulut lui porter secours ; elle se leva donc sur le champ, jeta sur ses épaules une mante blanche, et sortit de sa modeste retraite. Elle approchait de la chambre de son père lorsqu'elle vit la porte s'ouvrir, son père en sortit pâle et les yeux hagards ; elle fut effrayée de l'expression de sa physionomie, elle trembla en voyant le poignard qu'il tenait à la main. Folle, égarée, ne sachant que faire, elle ne trouva rien de mieux que de se retirer dans un angle de croisée ; elle le vit s'avancer à pas lents vers la chambre de Loys ; légère comme une ombre, elle courut sur ses pas sans faire aucun bruit, entra dans la chambre, ferma la porte, et se jeta derrière la ruelle du lit ; Berneval s'avança ! Loys dormait ! Il paraissait en proie à un rêve affligeant. Le maître se pencha sur lui deux fois, il leva son poignard, deux fois sa main retomba sans force et comme paralysée. Loys fit un mouvement, il étendit les bras et prononça quelques mots. Berneval fut sur le point de s'enfuir, mais il se ravisa, il se pencha près du dormeur, et haletant il écouta.

— Marguerite, disait Loys, j'ai peur, je désespère de notre union ; ton père, oh ! ton père !

Et derrière le chevet du lit Marguerite, égarée, tremblante, semblait sous le poids d'un affreux cauchemar ; elle voulait parler, et les paroles se présentaient confuses sur ses lèvres sans pouvoir s'articuler ; elle voyait son père là, le poignard à la main, prêt à poignarder son bien-aimé : il ne fallait qu'un mot pour sauver Loys, et ce mot elle ne pouvait le dire, la frayeur la paralysait.

— Oh ! oui, ils l'ont dit, ce sont eux... ce n'est pas moi, ils l'ont dit : il a mieux fait que le maître.

— Il a mieux fait que le maître, répéta en grinçant des dents Alexandre Berneval : il a mieux fait que le maître ! ... C'est l'arrêt de ta mort !

Et son bras tomba tout-à-coup avec une rage forcenée. La lame s'abattit et s'enfonça en sifflant dans le sein du malheureux apprenti. — Marguerite, à moi ! cria Loys. Et pâle, les dents serrées, la malheureuse tomba sur le lit. A la vue de cette apparition qui se dressait subitement devant lui, toute blanche et toute gigantesque, Berneval

eut peur, il s'enfuit en frissonnant, et laissa le poignard dans la plaie. Il alla tomber sur son lit, et bientôt une espèce de sommeil, enfant du délire, vint s'emparer de lui et fermer ses paupières appesanties.

Il y avait quelques heures qu'Alexandre Berneval s'était rendu coupable d'un crime affreux, qui avait privé à la fois la société d'un artiste et sa fille de son bien-aimé, lorsque tout-à-coup un mouvement violent fit choir les rideaux de son lit : il ouvrit les yeux, et il vit à la pâle clarté de la lune la même apparition qui l'avait déjà tant effrayé lors de l'assassinat de Loys. Marguerite, car c'était elle, se pencha sur le lit de son père, elle le secoua par le bras, et lui dit :

— Mon père, mon père, réveillez-vous, le meurtre est dans la maison, on en veut à notre vie, ils ont déjà voulu assassiner mon fiancé, mon bien-aimé Loys..... mais je l'ai défendu, je suis forte, allez : voyez le beau poignard que j'ai.... si l'on vient nous attaquer, je serai là, mon père, car vous m'avez toujours aimée, vous ; vous aimez aussi mon pauvre Loys ; vous êtes bon, vous, et je vous aime beaucoup. Et pendant ces étranges discours, l'assassin se tordait gémissant sur son lit, hurlant de douleur et d'effroi et tendant vers sa fille des mains suppliantes. Marguerite continua en pleurant :

— Mon père, qu'est-ce que je leur avais fait ? Je m'étais parée à l'avance, ma robe de fiancée était si belle et si blanche... ils me l'ont salie, ils l'ont rougie de larges taches, on dirait du sang, mon père.....

Puis après une pause, elle continua rapidement : Venez, venez donc vite, ô mon père ! si vous tardez encore, il ne sera plus temps ; venez défendre Loys, il vous aime bien, lui aussi mon père ; si l'on vous attaquait, il vous défendrait.

— Marguerite, Marguerite, ma fille ! cria le vieillard, pitié, pitié ! ne m'accable pas !

La jeune fille se pencha sur lui, elle regarda avec une indéfinissable expression d'horreur et de mépris.

— L'assassin ! dit-elle ; et elle s'élança hors de la chambre en poussant un éclat de rire sauvage. Berneval retomba sur sa couche anéanti.

Vers les cinq heures du matin, les compagnons de Loys furent exacts au rendez-vous qu'il leur avait donné : ils frappèrent violemment à la porte, une vieille servante vint leur ouvrir, ils allèrent à la chambre de l'apprenti ; le premier qui entra sortit aussitôt en disant : Loys est assassiné ! Ils pénétrèrent tous dans le retrait et restèrent muets d'horreur à la vue de l'infortuné baigné dans son sang. Les uns restèrent à la garde du cadavre, les autres allèrent chercher les officiers de justice, quelques-uns se répandirent dans la maison. Bientôt les gens du roi arrivèrent, et en même temps Alexandre Berneval et sa fille, que l'on avait amenés séparément de leurs appartements. Berneval était pâle, il ne disait rien.

Pour Marguerite, quand elle vit Loys, elle s'écria : Voici là mon fiancé, voyez comme ils me l'ont fait beau ! Et brandissant le poignard qu'elle tira de son sein : Voici l'arme avec laquelle ils l'ont tué..... Pour l'assassin, ajouta-t-elle lentement, c'est lui. Elle montra son père et tomba.

— La folle a dit vrai, dit un des assistans, la blessure s'est rouverte.

C'était alors une opinion généralement répandue que